

PROBLÈMES

ARAGON

HUGO

POÈTE RÉALISTE

ÉDITIONS SOCIALES

西分

HUGO, POÈTE RÉALISTE

ARAGON

H U G O

POÈTE RÉALISTE

ÉDITIONS SOCIALES

64, Bd Auguste-Blanqui, 64

PARIS

*Il a été tiré de cet ouvrage
soixante exemplaires sur vélin
pur fil Lafuma, numérotés de
1 à 60.*

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous les pays.

Il y a des gens pour s'offusquer que j'aie intitulé : *Avez-vous lu Victor Hugo?* une anthologie qui s'adresse au public le plus large. A ce public même qui fut, à la fin du siècle dernier, le public du poète qui avait osé écrire dès 1835, dans la préface d'*Angelo* :

Au siècle où nous vivons l'horizon de l'art est bien élargi. Autrefois le poète disait : le public, aujourd'hui le poète dit : le peuple.

Quand le grand vieillard se coucha, dans l'apothéose de 1885, il y eut parmi les gens de lettres étouffant à son ombre une espèce de soulagement infâme, qui trouva aide et soutien dans ces forces noires à qui Hugo vivant était le reproche du soleil.

En 1952, le *Figaro*, sous la signature d'un nommé Ravon, argue de l'admiration exprimée par ceux aujourd'hui qui sont appelés *les communistes* pour annoncer, sur le ton de Tartuffe, que *les vrais amis* de Hugo s'en sont sentis gênés, et par conséquent renoncent à le fêter. Hugo est le seul écrivain pour lequel on ait inventé à l'égard de ses admirateurs un adjectif péjoratif : *hugolâtres*. Notons en passant que si les communistes disent que Hugo est grand, cela gêne ces

raves, ces loustics ravalés, ces rats vains, ces Ravons, tout comme il suffit aux communistes de dire en plein midi qu'il fait jour pour que ces gens en éprouvent les ravissements de l'épouvante, et suspectent chacun qui ne dit pas qu'il fait une profonde nuit...

Mais cette attitude d'un certain monde, d'un certain clan, ne date pas de 1952.

On peut se rappeler qu'au lendemain de la Commune, Francisque Sarcey, dont le petit-fils dirige aujourd'hui le *Figaro*, couvrit d'injures Hugo demandant l'amnistie des Fédérés, tandis que le fils Dumas dans le même journal montrait à l'occasion de Gustave Courbet jusqu'à quel degré de bassesse pouvait tomber la canaille d'empire. Le fils Dumas, on devait le retrouver à la réception de Leconte de l'Isle, successeur de Victor Hugo à l'Académie. Romain Rolland, dans l'admirable article publié ces jours-ci par *Europe* pour le numéro spécial de cette revue à l'occasion du cent-cinquantième, raconte cette séance :

Il (Dumas fils) jonglait avec le crâne du mort. Il s'en donna, le Dumas ! L'Académie rigolait. Par la voix mordante et nasillarde du grand pitre ébouriffé, par ses sarcasmes, elle se soulageait de la rancune rentrée qu'elle mijotait depuis tant d'années, contre le mort... Enfin ! Enfin !... Le public se tordait avec elle. Polichinelle bâtonnait, à son Guignol, le Saint-Jean (d'autres avaient dit : Jocrisse) à Pathmos. J'ai compris, depuis que le meilleur chemin pour entrer à l'Académie soit, comme l'a très bien su ce Farrère, de piétiner Victor Hugo...

Eh bien, ces jours-ci, il faut croire que les candidats à l'Académie ne manquent pas, au *Figaro* et ailleurs.

Mais j' n'entends pas ici défendre le droit que j'ai de saluer Hugo. On peut me le contester, et non me l'ôter. D'où la rage. Hugo ne s'enlève pas avec les droits civiques.

Je veux seulement rappeler à quel point d'ignorance les Français en étaient venus de leur propre gloire, et qui fait que ce n'est point paradoxe que de demander : *Avez-vous lu Victor Hugo ?* au public d'aujourd'hui.

Vers 1921, si je ne me trompe de quelques mois, au soir, les surréalistes que nous étions, mes amis d'alors et moi-même, nous jouions à l'un de ces jeux à la mode en ce temps-là parmi nous. On met sur une grande feuille les noms les plus divers de Landru à Stendhal, de Rimbaud à Charlemagne, de Hegel à Joséphin Péladan, et chacun donne à Homère et à Cimabüe sa petite note, de plus vingt à moins vingt. Il y avait ce soir-là Hugo sur notre liste. Nous étions, les plus vieux âgés de vingt-cinq ans. Hugo, sauf pour deux d'entre nous, n'obtenait que des notes négatives, le plus généreux y allait d'un zéro. Alors, une espèce d'indignation se saisit des deux partisans que nous étions, je dois le reconnaître, André Breton et moi-même. Il y avait là une bibliothèque, on n'avait qu'à étendre la main, prendre les livres, et lire. Ce fut un festival Hugo de toute la nuit, nous alternions de la *Légende des siècles* à *Toute la lyre*, des *Feuilles d'Au-*

tomne aux *Contemplations*. A chaque poème lu, les notes montaient, chacun rectifiant. Vers trois heures du matin, l'un des jeunes présomptueux qui avait collé au Bonhomme Hugo un moins vingt généreux vers neuf heures trente, avait déjà atteint les plus quatorze. A cinq heures, les yeux rouges, il lui mettait plus vingt.

Telle était cette jeunesse d'il y a trente ans, dont nous étions après tout les ludions assez caractéristiques. Dirai-je que c'est de ce soir là pour moi que part cette campagne qui a cessé d'être celle d'un petit groupe pour devenir celle de tout un peuple ?

En 1935, lors du cinquantenaire de la mort du poète, c'est aussi dans *Europe*, J.-R. Bloch qui nous le rappelle,

les pompes officielles ont été si pauvres, si quindées, si peu inventives, si évidemment contraintes, honteuses à la fois de ce qu'elles étaient et de ce qu'elles n'étaient pas que nous en avons ressenti l'outrage.

Ainsi la mode anti-Hugo des milieux de l'Action Française comme des revues symbolistes, de Léon Daudet à André Gide, avait atteint jusqu'à la tête cette République dont Hugo est pourtant le poète incontestable. Et, en 1935, était impossible ce qui avait encore été possible en 1902, pour le centenaire de sa naissance, quand fut installée place Victor Hugo cette statue de Barrias que devaient enlever les Nazis en 1941. Alors, ils ne semblèrent que parachever ainsi un long travail de démolition entrepris parmi les

Français. Il y eut des Français pour se réjouir de la disparition du bronze. Au nom du bon goût, toujours, comme lorsqu'on demande l'interdiction du théâtre romantique aujourd'hui après la reprise d'*Hernani*. L'insensibilité nationale avait été préparée de longue main par les dénigreur du poète. Oui, la jeunesse avait désappris Hugo, et pas du tout par hasard. Nous qui, au temps de l'occupation allemande, avons mis les livres de Victor Hugo entre les mains des jeunes gens trompés par les traîtres, comme dans celles de ces patriotes désarmés qui cherchaient à tâtons la lumière, nous pouvons, nous, en témoigner : à l'enthousiasme même, une découverte ! qui était celui des Français de 1940 à 1944 devant *les Châtiments*, par exemple, on pouvait bien reconnaître que Hugo n'était ni lu, ni entendu jusque là. De jeunes Maurrassiens alors comprirent dans Hugo qui avait été leur maître... Nous avons fait ce que nous avons pu pour la victoire de Victor Hugo qui se confondait avec le triomphe de la France. Pas assez puisque, dans une France où aujourd'hui tout se ligue avec l'étranger contre le sentiment national, l'indignation n'a pas encore remis une statue place Victor Hugo, puisque le sentiment national n'a pas exigé cette réparation à haute voix, puisqu'il est possible qu'on se vante encore, des gens de lettres, qui font figure je ne sais de quoi, mais figure parlante ! de ne pas avoir lu Hugo, de ne plus vouloir le lire, de ne pas avoir à le lire. Il suffirait de ces ignorantins qui s'étaient pour justifier ma question. Mais ce n'est pas à eux que je

demande : *Avez-vous lu Victor Hugo ?* Je le demande à ce public que le poète appelle le peuple. A ce peuple à qui on présente à lire pour le détourner de la littérature nationale, toute la tourbe mêlée des publications américaines, des *digests*, la vase d'une littérature de démission morale, le mensonge à la Kravtchenko et l'exaltation de la boue, je le demande à ce peuple qui a donné tant de héros, et s'étonne de ne voir dans les livres nouveaux qu'il tient à la main aucun reflet de ce grand feu qu'il alimente : *Avez-vous lu Victor Hugo ?* C'est pour ce peuple que j'ai essayé de faire *le contraire d'un « digest »* dans la poésie énorme de celui qui devint le poète de la Nation, mais qui d'emblée, alors même que comme il l'a écrit plus tard, *la Vendée lui cachait la France*, était déjà le contraire de ces écrivains de démission, le contraire de cette tourbe, le jeune homme qui écrivait à sa fiancée le mardi 13 novembre 1821 :

*En deux mots, la poésie, Adèle, c'est l'expression
de la vertu...*

Oui, mon dessein, a été non pas de fabriquer un résumé, un Hugo en pilules, suivant la recette américaine, mais au contraire de forger une clef française à l'œuvre entière, d'ouvrir cette œuvre au lecteur non préparé, de lui donner le goût de tout lire, de le guider dans ces dédales grandioses de la pensée et de l'expression. Mon dessein a été, pour l'homme de 1952, de restituer le contexte qui faisait il y a un siècle Hugo de plain pied avec tous. Et cela pour qu'il

gagne, bien sûr, cet homme de 1952, les régions où enfin se développe la lumière de l'avenir, quand Hugo de toute sa vie et de l'épreuve de l'histoire a atteint, lui, la conscience du plus haut devoir poétique, qui est d'enseigner la vérité en marche. Mais aussi, avec le souci constant que rien de ce prodige ne se perde, n'échappe, dès son aurore, des premiers rayons, même s'ils sont d'une manière de soleil nocturne, le reflet d'un feu lointain dans les miroirs de minuit... Parce que je crois que pour comprendre pleinement cette grandeur de la *Légende des siècles* et des *Châtiments* dans leur beauté propre, il faut y arriver de ces chants pâles encore de l'adolescent Hugo, l'élégance gothique du temps de Charles X, les détours et les erreurs, et les variations infinies du chant.

Lorsqu'aujourd'hui, m'adressant à un public plus averti¹, parce qu'il est celui des Ecoles, et qu'une jeunesse qui lit s'y mêle à ses maîtres et aux lecteurs de la *Pensée* et d'*Europe*, la question : *Avez-vous lu Victor Hugo ?* change légèrement de sens, et il ne faut pas la prendre pour une insolence, elle se met à signifier : *Avez-vous bien lu Victor Hugo ?* Parce que précisément ce qui peut passer aujourd'hui pour l'essentiel, ce que bien entendu vous connaissez, prend sa force non seulement en soi-même, mais dans *tout* ce qui le précède, et tout ce qui le suit. Et rien n'est plus faux que d'imaginer que, forcé de choisir dans

1. Ce texte a été lu à la Salle des Sociétés Savantes, dans une soirée organisée par l'Union Française Universitaire et les revues *Europe* et la *Pensée*, le 24 mars 1952.

le torrent, je m'applique à isoler ce qui flatte les pensées que j'ai en commun avec des millions d'hommes : non, même alors que je pourrais avoir l'air de le faire, je n'oublie pas que c'est aussi dans ce qui pourrait m'éloigner du poète qu'il brille une lumière mêlée à la nuit des eaux, et que l'ignorer serait mutiler le chant, amputer l'humanité de cet exemple, et que, précisément au nom de ces pensées si opposées à toute une part de l'œuvre de Victor Hugo, j'entends de cette part aussi tirer le feu qu'elle contient, la leçon en plein jour, et montrer dans son développement l'homme chaque jour un peu plus homme qui, de 1802 à 1885, par chacune de ses respirations a exigé de moi cette honnêteté, cette loyauté, cette compréhension, cet enthousiasme.

Aussi, vous disant : *Avez-vous lu Victor Hugo ?* j'entends d'abord, avez-vous lu aussi en lui cela qui, à première vue, vous semblait négligeable, ou qu'on vous a dit négligeable ? et c'est de cela d'abord que je veux ici ce soir esquisser une autre anthologie.

Il faudrait la commencer, puisant dans ces vers que Mme Hugo devait plus tard publier dans *Victor Hugo raconté* sous le titre : *Les bêtises que faisait M. Victor Hugo avant sa naissance*. Pour y rencontrer ce jeune garçon que Chateaubriand n'avait point encore déclaré « sublime », si pareil à tous ces jeunes gens qui mettent sous enveloppe, le cœur battant, leurs poèmes disproportionnés et vous les envoient par la poste. Dans ce temps-là, sous l'influence de sa mère, monarchiste convaincue, séparée de fait du gé-

néral Hugo, et d'autant plus monarchiste que son mari était un Bleu qui avait traqué les Chouans, — le jeune Victor écrivait sur son journal :

Il fait un triste temps. Nous causons des affaires. On juge aujourd'hui vingt-cinq frères et amis dont le projet était de faire sauter les Tuileries, de massacrer la famille royale et d'égorger la garde, pour rétablir le gâchis. Je voudrais qu'on exterminât de tels scélérats...

Cela devait être en 1816. Victor avait quatorze ans. Mais deux ou trois ans plus tard... qu'il s'explique lui-même ! Voilà ce qu'il en dit en 1862, de Guernesey, à un correspondant de Genève :

A Paris, en 1818 ou 19, un jour d'été, vers midi, je passais sur la place du Palais de Justice. Il y avait là une foule autour d'un poteau. Je m'approchai. A ce poteau était liée, carcan au cou, écriteau sur la tête, une créature humaine, une jeune femme ou une jeune fille. Un réchaud plein de charbons ardents était à ses pieds devant elle, un fer à manche de bois, plongé dans la braise, y rougissant, la foule semblait contente. Cette femme était coupable de ce que la jurisprudence appelle « vol domestique » et la métaphore banale, « danse de l'anse du panier ». Tout à coup, comme midi sonnait, en arrière de la femme et sans être vu d'elle, un homme monta sur l'échafaud ; j'avais remarqué que la camisole de bure de cette femme avait par derrière une fente rattachée par des cordons ; l'homme dénoua rapidement les cordons, écarta la camisole, découvrit jusqu'à la cein-

ture le dos de la femme, saisit le fer dans le réchaud, et l'appliqua, en appuyant profondément, sur l'épaule nue. Le fer et le poing du bourreau disparurent dans une fumée blanche. J'ai encore dans l'oreille, après plus de quarante ans, et j'aurai toujours dans l'âme l'épouvantable cri de la suppliciée. Pour moi, c'était une voleuse, ce fut une martyre. Je sortis de là déterminé — j'avais seize ans — à combattre à jamais les mauvaises actions de la loi.

Victor Hugo a toujours parlé avec sévérité de ce *jacobite* qu'il était alors. Dans la préface à *Littérature et philosophie mêlées*, ouvrage où il reproduisait justement son journal de ce temps-là (*Journal des idées, des opinions et des lectures d'un jeune Jacobite de 1819*), il le dit en prose :

C'est le profil à demi effacé de tout ce que nous nous figurions en 1819. C'est, comme dans nos cerveaux alors, le dialogue de tous les contraires. Il y a des recherches historiques et des rêveries, des élégies et des feuilletons, de la critique et de la poésie : pauvre critique ! pauvre poésie, surtout ! Il y a de petits vers badins et de grands vers pleureurs ; d'honorables et furieuses déclamations contre les tueurs de rois ; des épîtres où les hommes de 1793 sont égratignés avec des épigrammes de 1754, espèces de petites satires sans poésie qui caractérisent assez bien le royalisme voltairien de 1818, nuance perdue aujourd'hui. Il y a des rêves de réformes pour le théâtre et d'immobilité pour l'Etat...

Hugo l'a dit aussi en vers dans les *Contemplations*